



N° BLA/55 - 15 septembre 1964

DECOLONISATION CULTURELLE ET MONDE MODERNE EN ALGERIE

J. Déjeux, P.B.

Le Programme de Tripoli (juin 1982) posait le problème de la culture algérienne. Nous avons vu¹ qu'on s'y efforçait de donner une nouvelle définition de celle-ci : la culture serait nationale (combattant le cosmopolitisme et l'imprégnation occidentale), révolutionnaire (militant pour le socialisme et le combat politique), scientifique (se définissant en fonction de son caractère rationnel, de son équipement technique et de l'esprit de recherche). L'Islam entrait dans la vision prospective de cette culture, puisque, selon le document, en plus de la religion en tant que telle, cet Islam se traduisait précisément par la culture et la personnalité. Cependant on dénonçait "le moralisme petit-bourgeois" utilisant l'Islam à des fins démagogiques.

L'indépendance acquise, le débat s'instaure sur tous les fronts de la culture. Deux tendances s'affrontent : celle des "fondamentalistes" arabo-musulmans qui entendent défendre "les valeurs" (al-Qiyam) de l'Islam et se référer aux valeurs religieuses, dans un sens analogue aux Frères musulmans du Proche-Orient, contre le laïcisme, l'agnosticisme et le marxisme d'un certain nombre de jeunes militants, celle de ces jeunes qui sont pour une révolution culturelle contre "les forces obscurantistes, la réaction féodalo-bourgeoise, le fanatisme rétrograde", selon les expressions employées, pour l'effort créateur (ijtihad) et non pour le retour au Moyen-Age. S'ils se réfèrent à l'Islam, ce n'est pas tant pour ses valeurs religieuses que pour une certaine personnalité culturelle. Retour au "fondamental", aux racines ancestrales de la personnalité, mais, en même temps et surtout, soit du "moderne" remise en question des antiques valeurs et comportements. Nostalgie du passé, mais poussée irrésistible vers l'avant pour se repersonnaliser.

Dans un document daté du 28 mai 1963, le marxiste algérien Abderrazak Abdel Kader, auteur du *"Conflit judéo-arabe"* (Paris, 1961) et organisateur d'un maquis en Kabylie (1963), distingue à sa façon trois tendances dans l'intelligentsia algérienne² : - "une partie minoritaire réactionnaire, issue de la bourgeoisie, dont la francisation accentuée pousse au soutien de l'aspect anti-populaire et pro-occidental du régime mais qui critique son aspect arabo-islamique ; - une large majorité, constituée d'éléments issus des classes moyennes, est favorable au régime et constitue son intelligentsia fascisante sous-développée. Elle jouit des privilèges de la bureaucratie dont les portes lui sont, ainsi qu'à la minorité bourgeoise, largement ouvertes ; - une troisième tendance, minoritaire, constituée en général d'éléments issus des classes pauvres et moyennes des campagnes et des villes, marxisante et révolutionnaire, dont la conscience se développe avec la lecture des ouvrages venus des pays socialistes, et particulièrement de Cuba, et dont l'exemple cubain lui est d'un grand attrait".

¹ COMPRENDRE, Blanc, n° 41, 15/4/83, "Flashes sur l'Islam et la révolution algérienne"

² "La révolution algérienne à la veille de son Octobre", reproduit dans les Cahiers d'études révolutionnaires (Marseille), n° 1, novembre 1963, p. 12.

Les débats les plus importants dans le domaine de la culture sont polarisés surtout par les problèmes de l'arabisation et par les recherches sur un théâtre national³. Autre sujet de discussion a la musique algérienne. Le débat sur la culture, déclenché par Mostefa Lacheraf, fin 1962-début 1963, a très vite dévié en une polémique politique stérile et en des rivalités personnelles. Il n'y a pour ainsi dire pas de penseurs ! L'article de Khaled Benmiloud, rapporté dans COMPRENDRE ("Culture et personnalité"), dépassait heureusement ces plans, abordait le problème de l'homme et avait le mérite d'être réaliste : nous ne savons pas ce que nous sommes, avouait en fin de compte l'auteur.

La décolonisation culturelle bat son plein, si l'on peut dire. Les extraits de déclarations, d'interviews ou d'articles rapportés ci-après sont groupés selon cette optique pour aboutir à une interrogation face au monde moderne et à la civilisation technicienne et "matérialiste" que le Maghreb aborde maintenant. Nous ne nous arrêtons pas outre mesure pour l'instant sur les problèmes de l'arabisation, qui nous mèneraient trop loin.

* * *

1° La langue et la culture françaises ont rendu l'Algérien étranger à lui-même.

Telle est la constatation mille fois faite par les intellectuels lorsqu'ils parlent de ce problème. Les plus intelligents et les plus ouverts ne regrettent certainement pas de connaître le français. La plupart des romanciers d'ailleurs ont dit souvent qu'ils étaient contents d'écrire en français et qu'ils n'étaient pas prêts à renier cette langue conquise de haute lutte sur le colonisateur. "Quand j'écris en français, disait loyalement Mouloud Mammeri, je n'ai aucun complexe". Kateb Yacine, Mohammed Dib, par exemple, ne jouent pas davantage aux "déchirés". Et Malek Haddad déclarait, dans une conférence donnée à Damas en mai 1961, qu'il était mal placé, lui de formation intellectuelle française, pour condamner cette langue française "qui, pour m'être étrangère, n'en demeure pas moins mon seul outil et ma seule arme de combat". Ceux donc qui se montrent complexés ne le sont pas en fait autant qu'ils veulent bien le dire.

Cependant, tous pensent qu'il y a là un problème, qu'il y a même eu traumatisme dans la personnalité de l'Algérien. "Adopter le langage d'autrui c'est adopter sa structure mentale", disait le président Ben Bella dans son discours d'ouverture de l'Université d'Alger en décembre 1962.

Il s'agit même, dans l'esprit de certains contempteurs, d'une dépersonnalisation. L'hebdomadaire du F. L. N. , "El Moudjahid" (n° 98, 20 octobre 1962) insistait sur ce fait causé par l'absorption intégrale de la culture française :

"... Cette culture, sans doute, a sa valeur, mais comme toute culture elle ne vaut et ne "rend" que dans un milieu donné, et si, dans le contexte historique et sociologique français, la culture française peut former des hommes, transplantée dans le cadre colonial en Algérie, elle aboutit davantage à l'aliénation des Algériens qu'à l'épanouissement de leur personnalité. Absorbant la culture étrangère, l'Algérien devient peu à peu étranger aux siens, étranger à lui-même, à se voir, à voir son peuple à travers le regard des autres. Combien de jeunes - et d'autres - ont les yeux rivés particulièrement sur Paris, sa mode, sa cuisine, ses films... ? Cette aliénation n'est pas particulière à l'Algérie : on la retrouve partout où a sévi la culture française, partout où, sur un corps africain, on a greffé une tête étrangère".

Le président Ben Bella revenait sur le même sujet dans une interview au même hebdomadaire (n° 99, 27 octobre 1962) :

"... Il s'agit actuellement, en premier lieu, d'algérianiser l'enseignement. A plus long terme, il s'agira de l'arabiser. Il y a eu, il y a, il y aura encore pour une période, un hiatus : on sent en arabe, on pense en arabe, et on se "cultive" en français. Cela n'est pas normal. Le risque est fréquemment, qu'un déséquilibre s'installe et obère la personnalité de façon plus ou moins irréversible. L'individu sera aliéné à des valeurs qui n'auront jamais été siennes. Chacun de nous - tout homme - est le produit d'un milieu. Nous, Algériens - en tant qu'Algériens - sommes dotés d'une sensibilité, d'un comportement qui nous sont propres. La culture à laquelle nous aspirons est une

³ COMPRENDRE, blanc, n° 52, 1/6/64, "Culture et personnalité". Voir la bibliographie.

culture qui nous soit propre".

Ceux parmi les Algériens qui ne sont pas d'origine arabe ne pensent toutefois pas en arabe. Peu importe. Le hiatus n'en demeure pas moins par rapport au milieu sociologique qui n'est pas français et ne réagit pas selon des valeurs occidentales. Il faut même parler de traumatisme. C'est ce que montre bien Mouloud Mammeri dans un entretien rapporté dans "Confluent" (n° 23-24, sept. -oct. 1962, p. 563-565)

" Du point de vue de l'esprit, j'ai commencé mes études secondaires au Maroc, en sixième, et j'avoue là, pour moi, ç'a été un véritable traumatisme, une espèce de tempête absolument effroyable, parce que je comprenais qu'à partir de là (quand j'étais plus jeune, pour moi le français n'était qu'une langue parmi d'autres, je n'avais pas encore accès à tout le lot d'idées que le français charrie derrière lui) j'ai commencé à comprendre (et là j'avoue que le contact a été d'une brutalité extraordinaire) à découvrir ce monde qui était absolument étranger à moi, auquel je n'étais pas du tout préparé, et qui malheureusement amenait de véritables destructions dans ce à quoi j'avais cru avec le plus de ferveur. Jusqu'à ce moment-là il n'y avait pas de questions pour moi, il y avait des vérités qui étaient intangibles, sur lesquelles il n'y avait pas à discuter. Et quand je suis arrivé en sixième, qu'on m'a dit : vous savez, des religions, il y en a eu en Égypte, il y en a eu en Chaldée, et puis il y en a eu en Europe, etc... ce fut un traumatisme pour moi, une espèce de choc brutal, et dont, je crois, j'ai traîné les séquelles très longtemps dans ma vie".

L'auteur (d'origine kabyle) dit que son père parle berbère avec lui mais qu'il y a peut-être eu à travers lui, également de culture française, une espèce de décantation, de familiarisation progressive à ce qui était la civilisation occidentale, bien que son père n'ait sans doute pas pénétré le sens même de celle-ci. Puis il ajoute : "Le jour où j'ai cru le découvrir (ce sens), pour moi, pour mon compte personnel, j'avoue que pour moi c'a été quelque chose de tout à fait nouveau, une révélation, quelque chose à quoi je ne m'attendais pas".

Nous avons vu, du reste, à travers une enquête menée au Maroc⁴, combien les sujets occidentalisés, par l'école franco-musulmane et par des identifications à des "modèles" européens, ressentaient un "cruel dédoublement dans une double solitude" (Mohammed Lahbabi).

En tout cas, l'intelligentsia se regarde maintenant elle-même, et la société dont elle fait partie, non plus à travers ce qu'en disent les autres mais directement.

2° Il faut révolutionner cette culture "bourgeoise" occidentale pour se retrouver soi-même.

Dans le courrier des lecteurs d' "Alger Républicain" (22/2/64) une lettre mettait en garde contre "l'occidentalisme et ses notions frelatées de "libéralisme", d' "objectivisme" bourgeois qui risquent de briser l'élan de la jeunesse algérienne vers un avenir meilleur", contre encore "le danger d'une culture petite-bourgeoise aux horizons étroits, aux notions vides de contenu enrichissant". La conclusion était simple "Il faut une culture populaire, car c'est le peuple (...) qui a sauvé la culture nationale".

Bref on parle de "révolution culturelle". Mourad Bourboune, président de la commission culturelle du F. L. N. et auteur d'un roman *"Le mont des genêts"*, s'exprimait ainsi au cours d'une conférence de presse (voir dans "Révolution africaine", n° 37, 12/10/63) :

"La culture est une des principales composantes de l'histoire d'un peuple, une des conditions essentielles de la progression et de la marche en avant de ce peuple qu'elle reflète et dans lequel elle se développe. Elle fait partie de la structure idéologique de tout mouvement révolutionnaire authentique. La révolution économique-technique, prolongement immédiat de notre guerre de libération nationale ne peut se réaliser valablement sans s'appuyer sur une révolution culturelle véritable.

⁴ COMPRENDRE, blanc, n° 47, 15/11/63, "Tradition et modernisme dans une population citadine au Maroc".

La révolution socialiste porte nécessairement en gestation la transformation radicale de la culture, parce qu'elle modifie la vision du monde pour l'homme qui milite dans ses rangs et qui s'attache à rompre avec les structures dépassées pour créer une société nouvelle, où il sera fait de l'homme "un usage conforme à l'homme".

... Il faut faire le point, l'inventaire de nos richesses, rechercher celles qui sont porteuses d'avenir et leur tracer les perspectives d'un développement harmonieux... Nous revendiquons et nous assumons le passé dans sa totalité, avec ses branches mortes et il nous appartient de l'émonder, de le rendre conforme au combat présent et porteur des germes de l'avenir".

L'auteur continue en définissant ce double rôle de la culture : ne pas transmettre, donc, aux générations à venir "des mystifications, des complexes, des aliénations" ; promouvoir une culture vivante issue du tréfonds du peuple et retournant au peuple. Le travail à entreprendre est de trancher "un cordon quasi-ombilical, chargé d'équivoques, qui lie la culture à un ensemble de fausses valeurs et de faux engagements". Il s'agit donc "d'extirper les germes bourgeois de notre patrimoine culturel". Si la vocation de la culture est bien de transmettre des valeurs, ce ne doit pas être l'apanage d'une classe privilégiée. La culture est un patrimoine collectif dans lequel le peuple est partie prenante.

Enfin, Mourad Bourboune élargit l'horizon en affirmant que ce combat pour une révolution culturelle en Algérie s'insère dans "le vaste courant des mouvements culturels qui façonnent le nouveau visage de l'homme".

Sous le titre de "La décolonisation culturelle en Algérie", un médecin, Ahmad Taleb, qui fut le premier président de l'Union générale des Étudiants algériens, développe, lui aussi, les mêmes idées (dans "Jeune Afrique", n° 112, 10-16/12/62, pp. 26-27).

Une culture ne meurt pas, dit-il ; la personnalité culturelle algérienne n'est pas momifiée : "Il s'agit en fait d'une mise en hibernation". Car "la culture nationale s'est maintenue dans les proverbes, les chants folkloriques et toute cette littérature orale qui a continué de refléter la vie et la lutte du peuple". Retour aux sources, oui. Mais "cet attachement au passé n'est pas celui des passéistes, partisans d'une glorification béate. Nous ne voulons pas la répétition du passé, dit Ahmed Taleb, mais son renouvellement dynamique. Nous n'appelons pas au retour du passé mais à sa revivification en harmonie avec les exigences du monde moderne". Et l'auteur de refuser l'alternative devant laquelle des "amis d'Europe" veulent placer les Algériens : "assimiler la civilisation technicienne en reniant notre culture ou rester fidèle à notre culture et disparaître avec elle".

Être accueillant et s'enrichir au contact des autres, oui, mais à la condition de rester soi-même.

"Il n'est pas dans notre intention, poursuit l'auteur, de détruire l'acquis colonial mais de le reconvertir. Il ne nous vient pas à l'idée de nier l'apport de la culture française qui nous a appris ne serait-ce que la méthode et le "Discours sur la méthode". Mais il y a le revers de la médaille, ce que nous appelons les séquelles impalpables de la colonisation. En empruntant la langue du colonisateur, nous empruntons aussi, et de façon inconsciente sa démarche intellectuelle, voire son échelle de valeurs. Et seul un retour à la culture nationale peut faire disparaître ces séquelles".

3° Mais que reste-t-il en réalité de cette vieille culture nationale ?

Il faut retrouver la culture populaire, il faut aller chercher la culture au fond des campagnes, il faut mettre la culture au service du peuple, etc. Mais les intellectuels ne sont pas tous d'accord sur ce fonds populaire. Du reste s'ils entendent ne pas transmettre aux générations futures "certaines structures traditionnelles, sociales, familiales ou mentales" qui constitueraient des obstacles au développement (discours de Bachir Boumazza, ministre de l'économie nationale, le 30 décembre 1963), c'est bien qu'on perçoit une certaine ankylose. Retour au passé, certes, mais "avec le droit de le mettre en miettes si besoin est" (Mourad Bourboune dans "Le mont des genêts").

C'est ainsi qu'au cours d'un débat sur la culture algérienne ("El Moudjahid", n° 114, 9/2/63, p. 12), Chérif Sahli, auteur de divers essais déjà anciens, s'élevait contre l'enlissement de la culture classique arabe :

"Vous n'avez peut-être jamais eu à faire à certains tolbas de vieilles zaouia. J'en ai connus, moi, dans le temps, et j'en connais un qui voulait m'enseigner l'astronomie de Ptolémée ou quelques éléments de la géométrie d'Euclide. On s'aperçoit précisément que ce qu'on retrouve par exemple dans les masses, c'est une vieille culture qui, aujourd'hui, est évidemment anachronique. Elle n'est pas de nature à conduire notre pays sur la route du progrès scientifique. Nous sommes à l'âge de la science".

Dans un entretien, qui n'a pas perdu de sa vigueur ("Les lettres nouvelles", n° 40, juillet-août 1956, pp. 107-112), Kateb Yacine dénonçait lui aussi la littérature arabe "classique" en Algérie qui n'est plus qu'une "littérature d'outre-tombe". La décadence du monde musulman lui-même était en partie responsable du dépérissement : l'obscurantisme populaire, disait l'auteur, était dominé par le jargon précieux et exclusif des castes aristocratiques ; le peuple était voué "aux vagissements des Ulémas tombés en enfance". Bref il faut savoir résister au peuple et ne pas assouvir sa soif en l'arrosant de douces limonades qui finiront un jour par l'écœurer".

Depuis lors bien des constatations ont été faites sur le sujet, pour conclure à un maigre bilan.

Mouloud Mammeri a, quant à lui, exposé cela d'une façon très pertinente dans l'entretien déjà cité de "Confluent" (pp. 567-568) :

" Je crois que cette espèce de difficulté que nous avons eue, ce choc que nous avons ressenti vient du fait suivant : notre culture était arrêtée, et non seulement elle était arrêtée, mais nous ne la vivions plus ; que nous le voulions ou non, c'était la vérité. Nous n'étions pas dans le courant de notre culture telle qu'elle s'était faite ; elle était devenue quelque chose de mort, de stéréotypé, d'ankylosé, on nous avait imposé un certain nombre de schémas, on nous avait appris un certain nombre de réactions devant différentes sollicitations de la vie. Et c'est cet ensemble de réactions que nous voulons bien actuellement appeler la culture, mais une culture c'est quelque chose qui vit. Et justement, la nôtre, je crois, au moment où elle est entrée en contact avec l'Occident, n'était plus vivante. Alors, l'impression de choc que nous avons eue, elle vient de quoi ? Elle vient de ce que la culture occidentale que l'on s'efforçait de nous faire assimiler nous a obligés justement à sortir de nous, nous a obligés au mouvement, alors qu'au départ on nous avait dirigés vers la station du tapis, la station étendue, etc... "

4° Quelle est donc la culture qui sera adaptée à la civilisation technique moderne ?

Parce qu'en fin de compte c'est bien de cela qu'il s'agit. Ce monde nouveau dans lequel entre le Maghreb est un monde technique, scientifique, rationnel où éclate la puissance de l'homme. Le tapis de prière, où hier l'on était prosterné, on l'expose maintenant au mur du musée. Il symbolise le travail de l'homme. Les foires et les expositions qui se succèdent justement au Maghreb sont faites pour montrer que le pays est passé à l'âge industriel. Selon les expressions du professeur Berque dans un cours au Collège de France, les sociétés maghrébines passent du regard de Dieu au regard sur elles-mêmes. Au sanctuaire d'hier ("masjid") répond l'exposition ("ma'rîdh") d'aujourd'hui. D'un côté la durée, de l'autre le changement et le progrès.

En Algérie on entend marcher vers le socialisme. Les discussions sont ouvertes sur son contenu idéologique. "L'on dira, explique Chérif Sahli dans le débat déjà cité, "la révolution socialiste sera fondamentalement une révolution islamique" et un autre "je ne suis pas d'accord". Alors nous entrons dans le problème de l'orientation. Mais le problème des modalités et de la synthèse se fera d'une manière ou d'une autre. Ceci n'est pas à définir dans l'absolu ni à l'avance". Pour l'instant on est dans l'action et l'homme nouveau se forme dans la pratique, pour un peu nous dirions dans la "praxis", selon ce qu'exposent les marxistes.

Au sujet du marxisme, on entend dissocier l'aspect philosophique (matérialiste et athée) de la théorie économique ou de la méthode d'analyse des sociétés humaines en évolution, ou encore de

l'instrument de combat, Mohamed Lebjaoui parle alors de "promouvoir le marxisme, non pas en tant qu'idéologie, mais en tant que méthode"⁵. Hocine Alt Ahmed le voit comme "un humanisme pratique de combat où il ne s'agit pas seulement de penser mais aussi d'agir, non plus de concevoir des idées mais de les réaliser dans l'action", le leader ayant précisé peu avant qu'il ne voit pas le marxisme "comme ontologie dogmatique ou théorie de la connaissance"⁶. Enfin, tel conférencier parlant du "socialisme de l'Islam" avance avoir trouvé dans l'Islam et dans la conduite de Mahomet les germes de la théorie économique marxiste ; comme le Prophète, ses compagnons n'ont pas hésité à procéder à des nationalisations⁷.

Qui sommes-nous ? se demandait Khaled Benmiloud dans son article sur "Culture et personnalité". "Notre culture se fera en se faisant" répondait-il. "Alors nous ne posons plus la question de savoir qui nous sommes mais celle de savoir qui nous serons".

Les jeux ne seraient donc pas faits ? On veut retourner au "fondamental" mais du passé on est prêt à faire table rase. L'idéologie culturelle du monde technique ou de la révolution socialiste, on la définira lorsqu'elle sera faite. Mais cela ne va quand même pas sans poser une interrogation à Mouloud Mammeri, après l'intervention d'un économiste, Smail Mahroug, toujours au cours de l'entretien dont il a été question (pp. 574-575).

" Quelquefois..., je ne sais pas..., quelquefois le doute m'effleure, je me demande si véritablement - bien sûr c'est pessimiste, mais enfin je crois que c'est plus près de la réalité - il peut y avoir équilibre, et si l'équilibre ne penche pas terriblement d'un côté. Je sais bien que la culture est la culture, mais l'exposé très distingué de l'économiste non moins distingué vient de nous montrer (...) qu'en définitive la façon de vivre et de concevoir une culture dépend malheureusement trop des conditions matérielles d'existence. Moi, j'ai l'impression qu'en définitive cette idée est vraie, que, par conséquent la culture occidentale, c'est la culture qu'il faut à la civilisation mécanique, matérielle, telle qu'elle se présente en ce moment".

D'où, qu'on le veuille ou non, comme tous les pays sous-développés ou insuffisamment développés mais en voie de modernisation, le Maghreb "sera obligé d'en venir à considérer les problèmes, et peut-être même à les résoudre de la même façon que les Occidentaux". Qu'on n'oppose donc pas Orient et Occident, car "ces problèmes que pose le monde moderne, dit Mammeri, ce n'est pas à nous à les résoudre en fonction simplement de quelques idées qui nous seraient particulières ; étant donné que le monde moderne, de plus en plus, devient "un", étant donné que la civilisation mondiale devient de plus en plus "une", nous sommes confrontés aux mêmes problèmes, et nous devons les résoudre - que nous le voulions ou non, embarqués dans la même barque". Le problème concerne donc autant les Européens que les Marocains, les Algériens et les Tunisiens.

"... Je vous ai dit ce que j'en pensais, conclut l'auteur, je crois que cet équilibre penchera terriblement d'un côté, de quel côté ? du côté de la culture occidentale. Pourquoi ? Parce que cette culture n'est pas née toute seule, parce que cette culture est intimement liée à la civilisation technique moderne, et qu'en définitive les solutions qu'ont trouvées les Occidentaux aux problèmes qui se posent à l'homme moderne, ce sont des solutions humaines ; n'importe quelle cervelle humaine, quelle que soit sa culture, ne peut en définitive donner que les solutions qu'ils ont déjà trouvées. J'espère qu'il y en a d'autres, mais là, c'est un vœu pieux auquel je ne sais pas s'il faut croire ou non. Personnellement, je terminerai sur cette note peut-être un peu pessimiste, à savoir que la solution intéresse tout le monde, qu'il faut que nous la cherchions tous, et que, s'il plaît à Dieu, nous la trouverons".

* * *

Dans un entretien fort significatif pour nous chrétiens rapporté dans un supplément à la revue "Confluent" (mai 1961), le leader marocain Abderrahim Bouabid montrait justement que "la mentalité des hommes change aussi puisque le milieu les conditionne". "Il ne subsistera dans notre monde de demain, disait-il, que les traditions qui présenteront suffisamment de plasticité pour survivre et

⁵ Interview dans "Al Djazaïri", n° 1, 16/1/64.

⁶ "La guerre et l'après guerre", Paris, édit. de Minuit, 1964, pp. 169-177.

⁷ Conférence à Qouba le 26 janvier 1964. Cf. "Alger républicain", 28/1/64.

s'adapter... Ni la tradition ancestrale, ni l'origine nomade, tribale ou citadine, ne font obstacle à la marche en avant" (vers le monde moderne, la technique). L' "Islam, Dieu, n'ont jamais été mis en procès, parce que Dieu n'est pas gênant"⁸.

C'est une manière de montrer que l'on conserve des traditions anciennes, que ce qui n'est pas gênant, ou plutôt ce qui fait obstacle est balayé inexorablement par la force des choses... Quant à Dieu, Il n'entre pas dans cette adaptation au monde moderne, ou plutôt, si on fait une place à son sanctuaire et à sa loi musulmane, cela n'est pas gênant, car "l'on trouve toujours dans quelque jurisprudence quelque interprétation de la parole du Coran ou du Prophète qui donne une porte de sortie". (A. Bouabid).

Ainsi donc on constate que la culture qui s'adapte à ce monde moderne en gestation au Maghreb est en fait une culture occidentale, laïcisée, "positive", centrée sur l'homme et sur l'efficacité de sa volonté. L'arbitraire divin est relégué à la mosquée pour faire place à un "humanisme pratique de combat". Si notre éducation de base n'est pas spiritualiste, cet humanisme risque d'être païen et matérialiste.

J. DEJEUX P. B.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁸ COMPRENDRE, saumon, n° 44, 15/10/61, "Un nouveau type d'homme musulman". La période de "démystification".